

BLOODLUST

LE CHAGAR ENCHAÎNÉ

L'ÉTÉ DE MES SEIZE ANS (2/2 par Rafael)

N°197 - 12 AOÛT 2020

Comme promis, suite et fin de notre grande saga de l'été.

Une saga en deux épisodes, mais bon. Pas si grande donc. Le côté estival est bien là, au moins. Un élément sur deux, c'est pas si mal. Un succès selon nos estimations et un sondage interne.

Comme le disait ce cher Gimli :

« Le vrai secret pour réussir, c'est d'avoir une définition flexible du concept de réussite »

Participer, commenter, questionner !

Pour discuter de cet article ou pour des questions plus générales, passez donc nous voir sur BadButa.fr, et postez sur notre forum ► www.badbuta.fr/forum

Numéro réalisé par Rafael et François.
Illustré par Le Grümph et Christophe Swal.
Corrigé par Fred «Balt» Lipari.



Vous vous souvenez de votre toute première nuit avec une fille que vous aimez ? Non, je ne parle juste pas de cul - bande de polars - ni de votre rencontre avec bobonne. Je parle de cette nuit un peu bizarre, où vous avez découvert que les femmes - ou les gars, kif kif - étaient une race à part, surtout pris un par un.

En général, ça ressemble à ça. Pour commencer, on a un plan bien défini, et on s'aperçoit vite que rien ne se déroule comme prévu. On s'embarque dans des discussions sans fin, et on cause jusqu'à des heures indues, planqué dans un coin sombre. Vers le milieu de la nuit, on se rend compte de la situation un peu spéciale, mais on n'ose pas casser l'ambiance. On attend une minute que l'autre se rende compte lui aussi. Comme il fait sûrement pareil, on continue à causer de tout et de rien. Et c'est mieux, au final. Un peu avant le lever du soleil, on essaie de se papouiller un brin, ou de glisser un patin, mais tout le monde étant crevé, une langue finit vaguement dans une oreille mais on en rit. Sincèrement. Le truc le plus nul du monde. Le plus sexy aussi. Et pourtant je ne suis pas branché oreille. Elfes exceptés. Les oreilles d'elfes, c'est à part.

Le lendemain matin, on est amoureux pour un temps, ou ami à vie.

Idéalement, les deux.

Galea et moi, ça a été pile comme ça. Sauf que pour une Arme-Dieu - Déesse, pardon, elle insiste vraiment sur ce truc - une nuit c'est carrément plus long que pour un homme. Je veux dire que causer avec une Arme, c'est rapide. Genre vraiment plus rapide. Plus dense, plus direct. Plus réel aussi.

Et elle ne m'a pas juste raconté des trucs. Elle me les a fait vivre. Rêver, plutôt, pour être tout à fait exact. J'ai vécu ses années à Pôle, et le faste de l'Empire des origines. J'ai vu la cité blanche et les palais. Tous. Même LE palais. On a beau raconter que c'est grand, voir une cité d'un polac de large au plus étroit, et des palais suspendus dans le ciel, c'est impressionnant. Surtout quand on est habitué à des maisons à un étage et qu'on est tout fier de son castel à trois escaliers.

J'ai vu ses voyages dans le Centre. La première Bigett superbe et intacte bien avant les Piorads, les premières tours de Zathos, étranges à mes yeux, presque batranobanes d'allure, mais si dérigionnes pourtant. Quand je lui racontais que la cité avait brûlé, elle pleura un moment et se blottit contre moi.

Jeu un moment de trouble en réalisant que je tombais doucement amoureux d'elle. Quelle histoire pouvait exister entre une Arme et un humain ? Et puis la jeune fille contre moi n'était qu'un reflet, un emprunt en quelque sorte, pas vraiment... Elle.

Une Déesse, bordel. J'étais en train de tomber amoureux d'une Déesse.

Elle sentit mes pensées. De nouveau : un adolescent de presque seize ans. Pas besoin de grande magie pour deviner mes pensées. Mais je ne m'attendais pas à la suite. Elle fut timide. Presque effrayée. La première nuit, nous nous « contentâmes » de discuter, en observant des couples dont elle se rappelait. Des amants surpris, des grandes fêtes de Pôle, des artistes sur scène. Nous observions, imaginions, chauffions en douce en échangeant des regards gênés. L'équivalent « Arme » des tripatouillages maladroits. Le meilleur souvenir de ma jeune vie.

Au réveil. Si le ciel avait été vert, les nuages rouges, ou si mon père avait arboré une paire de cornes de Formoiré, cela aurait tout de même été un événement secondaire. J'étais éperdument amoureux et je n'avais plus qu'une idée. Retrouver mon aimée.

Je m'aperçois en relisant ce compte-rendu que j'ai oublié d'aborder cet aspect du problème. Même après tout ce temps, je reste le même crétin amoureux.

Galea et moi, en essayant de comprendre ce qui nous arrivait, avions levé un soucis majeur. Les derniers souvenirs de ma Déesse remontaient au début de l'Empire. Depuis, ce n'était que des rêves et fragments de pensées vagues. Elle se souvenait de son dernier Porteur : l'Empereur Huguelin, qu'elle avait accompagné de son premier jour sur le trône à son assassinat. Vingt ans d'intimité et de faste. Vous avez déjà détesté un rival mort depuis des siècles ? Essayez-donc. En particulier comme première expérience. Nœuds au cerveau et maux de ventre garantis.

Après cela un grand trou noir. Un néant sans un murmure, de plusieurs siècles.

Les Brets-de-Combes ? Elle n'en avait jamais entendu parler. Notre famille ? Je n'en avais même pas le nom ! Et surtout, pourquoi arrivais-je à l'entendre alors qu'elle n'avait jamais réussi à contacter personne ? Une Arme sans Porteur lié - elle employait l'expression « privée de main » et je trouvais ça charmant - est en mesure de parler à tout humain à un jet de flèche d'elle. Elle ne sentait personne à sa portée.

Jusqu'à cette nuit.

Jusqu'à nous.



Puisque les Brets étaient pour ainsi dire en guerre, mon père occupé à gérer ladite guerre et le bordel ambiant, mes professeurs réquisitionnés pour des tâches plus utiles que les leçons, j'étais libre de mes mouvements.

Je commençais par me demander où un fâcheux pourrait cacher une Arme-Dieu dans le secteur. Trois endroits évidents au village : la fontaine commune, les Tours et bien sûr, le Haut-Castel. Le reste des bâtiments était trop récents ou n'avait pas les fondations ou les caves nécessaires. Notre supposition était alors qu'on avait voulu la dissimuler un moment, mais que le voleur était mort – assassiné sûrement, ou victime d'un accident stupide et aussi douloureux que possible – la laissant finalement là, trésor ignoré de tous.

Il ne me restait plus qu'à la dénicher et à, littéralement, mettre la main dessus.

Je me fichais de devenir le Porteur d'une Déesse, à ce moment-là. Je n'étais ni ambitieux, ni orgueilleux. J'étais juste amoureux.



Même si on appelle l'endroit « la fontaine », il s'agit en réalité d'une pièce d'eau autour de laquelle s'organisait le plan original des Brets. Une sorte de petit étang aux bords dallés. Sur les rives, on trouve quelques bancs, un coin promenade datant de mon arrière-grand-mère, un lavoir public, et la perche aux noyés. La perche était une invention sordide d'un aïeul quelconque. Un instrument de torture ou d'exécution, désaffecté bien sûr. Mon grand-père avait voulu la retirer. Le village avait protesté. Allez comprendre.

Une expédition dans les archives du château m'apprit que des récurages réguliers avaient lieu, tous les demi-siècles environs. À chaque fois que l'endroit devenait insalubre, en fait. On détournait la rivière à hauteur du Bois-de-Rechamps, en inondant le secteur, et on vidait l'étang afin d'en nettoyer le fond. On aurait sûrement trouvé Galea depuis le temps. Mauvaise piste.

Les Tours sont le bouge local, la salle commune et les locaux du conseil. Tout ça à la fois. C'est aussi l'ancienne demeure de ma famille, abandonnée lorsque nous fîmes bâtir le Haut-Castel. L'endroit était donc ancien, grand et compliqué à souhait. Je fis preuve de beaucoup d'ingéniosité pour interroger tout le monde à son sujet. Puis j'arrêtai de me montrer malin et je me contentai de lancer les gens : c'est incroyable comme les vieux aiment vous raconter des histoires d'antan. Effrayant même. J'appris donc tout sur les Tours ; les cents histoires sombres, amusantes, glauques ou émoussillantes, qui s'étaient déroulées là.

Le fait que ma famille ait offert les Tours au village était encore porté à notre actif, sauf lorsque mon père et le conseil discutaient de mesures impopulaires. C'était alors un sujet tabou. Étrange, mais pas étonnant quand on connaît les gens d'ici. Je compris plus de choses sur la politique locale, les magouilles et les hypocrisies polies, durant les semaines où j'enquêtai sur les Tours qu'en plusieurs années avec Ambroise. Ce n'est pas un reproche au vieux précepteur. J'étais simplement plus réceptif, plus intéressé. J'appris entre autre que les légendes locales ne sont souvent que cela. Les vénérables caves des Tours, dont les gamins faisaient des gorges chaudes, étaient supposées s'étendre sous la moitié du village. Le « vieux châtelain », expression désignant sans précision n'importe lequel de mes ancêtres trop mort pour venir se disculper, s'en était servi autrefois pour visiter ses maîtresses discrètement. Il croisait sûrement les prisonniers innombrables disparus dans ses cachots secrets, les monstres dissimulés dans des oubliettes sans fond, et les enfants enlevés par son épouse et sacrifiés au néant ; ce genre de contes méchants, stupides et indémodables.

En réalité, quand le Château fut bâti, les Tours étaient prêtes à s'effondrer. Les caves existaient bien, mais nettement moins impressionnantes que dans les contes. Pour finir, on les avait comblées pour renforcer les fondations et tenir les bâtiments supérieurs. Je ne trouvai aucun plan, mais une vieille archive poussiéreuse d'un maître-artisan venu de Mah'ien faisait le détail des travaux dans les caves.

J'eu ainsi deux certitudes : et d'une, le chantier fut d'une telle étendue qu'on aurait forcément retrouvé Galea si elle s'était trouvée là ; et de deux, les mah'iennais sont des voleurs sans scrupule. Je ne suis pas doués en mathématiques, mais les trucages dans les comptes auraient dû valoir la corde à ce maçon-là. Un peu tard peut-être ?

Ne restait donc que le Haut-Castel. Évidemment le bâtiment était beaucoup trop récent, mais il avait été bâti sur les ruines de la vieille tour de guet, elle-même posée sur une rocaille imposante. Le Cal-de-l'ours, comme le nomment encore les vieux, était un éperon rocheux, jaillissant de la plaine, comme il y en a tant dans la région. Émoussé par les années, il était l'obstacle sur lequel s'était formé l'étang qui devint la fontaine commune. Quelques maisons s'installèrent, un tour de guet suivit, et les Brets-de-Combes étaient nés.

Si je ne me trompais pas, il devait y avoir une caverne ou une crevasse dans le roc, une réserve sous la vieille tour ou une cave secrète. En bref, un endroit où une Arme reposait depuis bientôt huit siècles. Mon Arme. Ma déesse.



La journée, je fouillais, je lisais, je retournais chaque pierre et je dénichais des rumeurs par dizaines. Mais les indices étaient minces et le résultat toujours lointain.

Je n'entendais pas sa voix. Sa voix d'Arme, réelle et pas juste en rêve. Même en visitant chaque ruelle, en collant mon oreille à chaque mur. Je suis encore surpris que personne ne remarqua mon manège. J'avais sûrement l'air d'un idiot – ou d'un fou, plutôt – mais tout le monde était si occupé avec les Furets, les patrouilles et les marchés à tenir en main malgré tout cela, que je passais inaperçu dans la pagaille.

J'eu même accès au Castel entier, quand mon père déménagea aux Tours. Entre les affaires urgentes, les choses à voir avec ses subordonnés, et les discussions tendues avec le conseil du village, il y passait de toute façon la moitié de ses nuits. Ma mère le suivit sans s'inquiéter de moi, ravie du changement d'air. Ce fut sûrement ma seule déception à cette époque, mais j'avais une autre femme en tête.

Heureusement, je retrouvais Galea chaque nuit. Parfois pour un long rêve partagé, où nous parlions de mes recherches, de mes avancées ou de mes frustrations. Parfois, elle n'était qu'un regard, observant mes rêves, apprenant à me connaître. J'étais alors aussi craintif qu'exalté : craintif de la décevoir ou de lui paraître fade ; exalté qu'elle s'intéresse à moi, et que ma passion soit partagée. D'autre fois enfin, je fus le regard. Espion, invité et accepté, dans ses souvenirs. Je vis des paysages, des villes, des gens, et toutes sortes de spectacles magnifiques et étranges.

Une nuit particulière me reste, qui changea tant de choses. J'avais enfin seize ans et l'été était revenu. Mon dernier été d'enfant. Le dernier aux Brets-de-Combes.

Je me couchai tard, après une longue discussion avec une voyageuse réfugiée aux Tours. La dame m'avait fait un gringue assez féroce, espérant sûrement une récompense en échange de ses faveurs. Je n'avais pas ce genre d'argent de poche, et j'étais de toute façon trop amoureux pour l'envisager. Je me couchai donc seul, mais dans un état un peu différent de mon habitude.

Dès que je retrouvai Galea, j'orientai la discussion, et tentai bientôt de lui voler un baiser. Nous étions resté très sages jusque-là, sans que cela me gêne pour toutes sortes de bonnes raisons ; intimidé tout d'abord, occupé par la chasse ensuite, trop épuisé souvent pour que l'idée me vint. Ce soir-là, elle me vint pourtant. Elles se bousculèrent même. Des tas d'idées, roses, chaudes, moites. Des idées adolescentes, maladroites et baroques.

Elle me repoussa.

Pas méchamment, ni brutalement, mais je sentis mon cœur se déchirer. Nous étions alors sur le muret d'une tour, semblable à la vieille tour de guet. Une version que j'avais imaginée à partir de dessins d'époque et d'un vieux chant du village. Je reculai un peu, et m'assis à un pas d'elle, sur mes mains. Autant me contrôler un peu et ne pas être ruître en plus de ridicule. Je cherchais encore mes mots quand elle parla. Comme souvent, elle ressemblait à l'une des deux sœurs acrobates.

Je les évitais autant que possible en journée, pour ne pas trahir mon trouble, et je savais déjà que je les éviterais encore mieux demain.

- Ce ne serait pas correct. Ni pour nous deux, ni pour... elle, dit-elle en se désignant du doigt. Je sais que tu es mal à l'aise avec ces filles, parce que j'emprunte leur apparence. Tu imagines si on... fait des trucs ? Je veux attendre que tu me trouves. Je te veux... juste pour moi. Sans artifice. Et pas en rêve. En vrai.

Je sentis une chaleur m'enflammer. Et dire que je croyais l'aimer avant cela. Imbécile de gamin inconscient. Je m'embrasais.



D'une voix timide, elle ajouta ces mots terribles.

- *Je peux te faire rêver de trucs un peu chouettes si tu veux. Te montrer des trucs sympas. Avec Huguelin on a eu des filles magnifiques. Je peux te faire voir ça. Tu veux ?*

Un torrent glacé me saisit.

J'aimais toujours autant Galea, à jamais, mais j'espérais de toute mon âme qu'Huguelin était tombé dans le Néant le plus glacé. Un Néant à la mesure de ma haine. Dire « jalousie » serait sûrement plus exact, mais on ne réfléchit pas à ces finesses quand la tête ne fait que la moitié du travail.

J'abrégéai la discussion aussi vite que je le pu, sans la vexer ou révéler mon trouble.



Les choses s'emballèrent à partir de là. Je n'avais plus la patience pour être discret, et je pensais savoir où elle était. Il était temps de finir le travail.

Je visitai les caves du castel, et je fis le tour des fondations. J'examinai chaque mur, chaque pilier. Si je dis chaque pierre, j'exagère peut-être, mais ce n'est pas certain. J'étais obsédé. Amoureux. J'étais plus qu'un gosse découvrant tout cela. J'étais un adorateur impatient de trouver sa Déesse.

Mon père m'impressionnait encore, à cet âge-là, comme une figure de géant. Au sérieux, il faisait de son mieux pour rester accessible et aimant, mais ses charges étaient nombreuses. Je m'assis pourtant un soir dans son bureau, et décidai de l'attendre. Il négociait ce soir-là une rallonge sur le budget des patrouilles. Le conseil traînait les pieds, mais la mort d'un fils du vieux maître-boulangier, la semaine précédente, avait terrorisé quelques votants. Que les Furets s'attaquent aux paysans et aux voyageurs, c'était une chose. Mais le fils d'un notable s'était fait massacrer au retour d'une expédition commerciale. Cela changeait beaucoup de chose.

Je savais qu'après la réunion, il passerait au Castel pour chercher des affaires et vérifier des registres. J'étais décidé à tout lui révéler, et à lui exposer mon plan. J'avais peur, mais c'était ma première décision d'homme. Pour Elle. Pour nous. Je m'assis dans un fauteuil, ramassai un livre et pris mon mal en patience.



Je me trouvais dans ma chambre, et Galea était assise en face de moi.

- *Alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Est-ce qu'il est d'accord ?*

- J'ai dû tout lui raconter, en détail. Je me suis couché juste avant l'aube. Normalement, je ne me serais même pas couché, mais mon père a ordonné qu'on fasse silence dans tout le castel, pour que je sois sûr de trouver le sommeil. Pour te voir.

- *Oh ? Alors il a compris ? Il est d'accord ?*

- Ca va être... un peu plus compliqué que prévu.

Son visage se tendit, ses yeux s'écarrillèrent, et elle parut au bord des larmes. Mon cœur se serra devant sa réaction.

- Mais je pense qu'on peut y arriver. Je lui ai raconté notre plan, et la façon de procéder. Il est d'accord avec la plupart de nos estimations. Il pense que tu es bien là où on le pense. C'est le seul endroit logique d'après tout ce que l'on sait.

Donc il faudra directement crever le flanc du Cal-de-l'ours, et mettre des soutiens de terrassement sous tout le flanc droit du Haut-Castel pour éviter l'effondrement. On arrivera directement dans les restes de la vieille tour, sous les zones comblées.

Il faudra une trentaine d'hommes solides pour ça, et des gens pour déblayer et masquer le chantier. Les hommes de mon père formeront le gros de la troupe, et feront l'extraction. Pendant ce temps-là, des habitants du village, déguisés, patrouilleront le long du nouveau mur, masquant l'absence des soldats.

Tant que personne ne s'aperçoit du stratagème, on pourra travailler sans compromettre la sécurité du village. Mon père estime que le chantier prendra trois jours. Trois jours à tenir sans que les Furets comprennent, et donnent l'assaut sur des Brets sans défense.

- *Mais lorsque vous m'aurez trouvé, tu me porteras. Et vous aurez un porteur d'Arme parmi vous. Nous serons enfin ensemble, et...*

- Non. On ne fera rien de tout ça. Je suis désolé.

- *Quoi ? Mais pourquoi ? C'est pourtant la meilleure solution !*

Le choc la rendait encore plus jolie. J'étais à la torture de la maltraiter ainsi.

- Parce qu'Huguelin de Pôle n'existe pas. Je suis navré.

Elle resta silencieuse un moment, comme stupéfaite.

- *Mais... quoi ? bien sûr qu'il a existé ! C'était mon meilleur ami et mon...*

- Non.

Elle étouffa un sourire incrédule. Je manquais d'éclater de rire devant sa déception.

- *Mais je suis certaine que...*

- Qu'il y a eu un Huguelin de Pôle ? Oui, j'avais la même impression, et pourtant je ne le trouvais pas dans les livres d'Ambroise. Le *Dit-des-grandes-familles* et *Les règnes magnifiques* : aucune trace. Et puis je me suis souvenu. C'est l'Empereur dans la pièce de Morgan-le vieux. Un classique : *La Grâce des anciens*.

- *Oh merde, une pièce de théâtre, c'est vrai. La boulette !*

Elle éclata de rire. Son erreur était trop manifeste, trop évidente. Inutile de nier, de jouer l'innocente. Elle se remit aussitôt, et me regarda avec franchise. J'étais au comble du bonheur. Exactement la réaction que j'espérais.

- *Un sacré coup de chance pour toi, et une déveine pour moi.*

- Une déveine ? Une punition tu veux dire. Tu t'es servi de lui pour me faire tourner en bourrique et me retenir lorsque je devenais trop pressant. Tu m'as torturé avec cette saleté de marionnette, et ton plan se détricote à partir de là.

- *Mon plan ? Qu'est-ce que tu sais de mon plan ?*

- Je sais que tu bosses pour les Furets.

Elle se tut cette fois. On ne peut pas gagner à tous les coups. Amusée, elle me tira la langue d'un air de peste.

- Le plan qu'on a mis au point est trop beau, trop pratique. Les trois quart des soldats des Brets occupés à chasser la chimère, et les murs ouverts aux quatre vents ? Une trop belle occasion, en échange d'une trop belle histoire. C'est du grand art. Des rêves, vendus à la bonne personne, au bon moment.

Elle sourit, flattée du compliment.

- C'est une méthode courante, continuais-je ? On parle toujours des Armes brutales, des terrifiantes, mais tu es bien plus amusante.

- *Mes sœurs n'ont pas mon don ni ma science des rêves. Je suis unique, dit-elle avec un sourire de chatte. Mais je vais tout de même devoir courir, je suppose, pour échapper aux hommes de ton père.*

- Pourquoi ? En réalité, toi et ton Porteur êtes attendus pour le petit-déjeuner, aux Tours, demain matin.

Cette fois-ci, elle resta silencieuse plusieurs battements de cœur.

- *Continue, sale petit poseur, ou je te montre un cauchemar...*

Elle souriait encore comme une chatte. Juste pas le même genre d'animal.

- Je pense que mon père a mis des guetteurs à portée des baladins et qu'il les tient à l'œil, mais je ne crois pas que cette fille soit ta Porteuse. Je pense que tu as vu que je la reluquais en douce, et que tu t'en es servi.

- *Très malin. Ou pas. Et donc, cette histoire de petit-déjeuner ? Que bricoles-tu ?*

- Tu te plais comme brigand ? Comme Furet ?

- *Je ne suis pas un Furet, je suis une Arme, une Déesse ! Tu me parles à Moi gamin, pas à un crasseux des bois.*

Je ravalai un cri de joie. Elle s'en aperçu et parut étonnée.

- Bien. Dans ce cas réfléchis en Arme, extérieure, plus grande que nos petites bagarres et nos morts du jour. Je ne prétend pas savoir comment pense une Arme-Di... une Arme-Déesse, mais je sais comment pense un châtelain. On me forme à ça depuis des années. Je sais que depuis le début du conflit, mon père a eu plus de concessions des vieux du conseil qu'en des années. Je sais qu'il aime ça, mais qu'il travaille avec un œil vers les bois pour vous surveiller, et un vers les Tours et le conseil.

Et je sais que le fils du maître-boulangier, celui dont le meurtre a fait si peur à tout le monde, est mort d'un coup de dague dans le dos. Le tabassage qui a suivi, c'était de la poudre aux yeux. Je parie que les Furets seraient surpris de se voir reprocher ce cadavre ci.

- *Tu as des talents de médecin ?*

- Non, mais je connais le castel depuis des années, et une bonne amie à moi m'a fait fouiner dans tous les coins ces derniers temps. À trop traîner dans l'ombre, on entend des choses...

- *Et tu vas où avec tout ça ?*

- Tu sais d'où venaient les premiers Empereurs ?

Elle éclata de rire. Ce nouveau changement de sujet aurait pu la mettre en rage. Elle s'amusait. J'étais en train de gagner.

- *Je sais tout et bien plus sur le sujet. Et quand je ne m'embrouille pas entre les magnifiques culs royaux réels et ceux inventés par les poètes, je m'y retrouve assez. Continue.*

- C'était des soldats. Des chefs de guerre. Des malandrins plus à l'aise une arme à la main qu'un sceptre dans le cul. En un mot, des brigands, beaucoup nés dans les plaines, ou... à l'orée des Sangres.

En bref, personne ne reste éternellement brigand. Un jour ou l'autre, tu deviens un brigand mort, un pendu nourrissant les freux, ou tu attrapes une occasion. Par exemple, tu te reconvertis en garde régionale d'un coin un peu cossu.

Tu te fais payer pour éliminer une menace un peu conséquente, une bande réputée par exemple. Puis tu nettoies les gredins du coin, les salopards et les nuisibles. Avec le châtelain local dans la poche, tu peux négocier un peu, peut-être gruger un peu le conseil du village, et te faire ta place au soleil.

- *Tu parles de coin cossu. Les Bret ne sont pas si riches...*

- Non, mais avec les bonnes décisions, un pouvoir un peu plus assis, ça pourrait aider. Et qui sait, les villages un peu gênants pourraient avoir des ennuis. Avec une base fixe, des brigands et une garde coordonnée...

Nous nous regardâmes un moment.

- *Et j'y gagne quoi ? Je suis une Arme moi, pas un rustaud à la recherche d'un diner et d'un coin au chaud.*

- Je n'en sais rien. Mais tu bosses pour les Furets, ou te sers d'eux, d'une manière ou d'une autre. Donc ce qui les sert... te sert. Mais je crois que tu t'amuses surtout. Et je pense que tout ça te plaît.

- *Tu parles des attaques des Furets, ou de notre petite discussion ?*

- Les deux, je pense. Sans être un génie de la stratégie, je crois qu'il y avait des solutions bien plus simples et plus rapides pour prendre le village. Je crois que tu aimes ces intrigues, ces histoires. Ton pouvoir est extraordinaire, et tu aimes t'en servir. Je ne sais pas si les autres Armes sont comme toi...

- *AUCUNE Arme n'est comme moi. Je suis Galea du Rêve. Je suis unique.*

J'en étais convaincu. Elle me toisa, chercha la peur et ne trouva qu'adoration.

- *Et toi ? Qu'espères-tu tirer de tout ça ?*

- Ce qu'on m'a promis. Je te veux. Comme Arme. Je me fiche de qui te porte actuellement. Débarrasse-toi de lui. Tue-le, chasse-le ou laisse les gardes de mon père le tuer. Nous sommes faits pour être ensemble.

Elle resta silencieuse un instant. Son regard était à présent celui d'une négociante batranobane. Froide, concentrée, elle pesait mes paroles et estimait ma valeur. Je ne doutais pas une seconde de sa décision.

- *Et comment procéderions-nous, si j'accepte le marché ?*



Le lendemain matin, le village était d'une tranquillité suspecte. Aucune mort notable, aucune altercation. J'attendais aux Tours, pendant que mon père arrangeait les tours de garde, craignant toujours un coup monté.

Je patientai une heure, craignant de m'être trompé. Et si je n'avais rien compris ? Et si elle s'était jouée de moi ? Et si je n'étais pas assez bien pour elle. Et si...

- *Viens...*

Je me relevai d'un bond et couru vers elle. J'entendis les courses des gardes derrière moi mais je m'en moquais. Je parvins au bord de la fontaine.

- *Voilà. J'espère que tu n'es pas... déçu.*

Elle avait une voix de chanteuse, articulée, claire et fraîche. Parfaite.

Sur un banc, une serpe d'élagage était posée. Une arme simple, de paysan. Le genre d'arme à laquelle on n'accorde pas un regard.

- *Je n'ai pas l'air d'une Arme impériale, finalement, n'est-ce pas ?*

Sa voix trembla d'émotion. De timidité. Je la ramassai, pressé qu'elle put lire enfin toute mes pensées. Je voulais l'avoir, et être à elle. Une serpe. Un outil de paysan, ridicule et rustique. On l'avait toujours traitée avec mépris, amusement.

Moi, je l'imaginai tranchant un cep de vigne. Coupant l'attache d'un fruit, séparant les grains d'un blé mur. Je l'imaginai donneuse de vie autant que de mort. Je perçu des images, des odeurs, des envies. La tête me tournait.

- Tu es parfaite, ma Déesse.